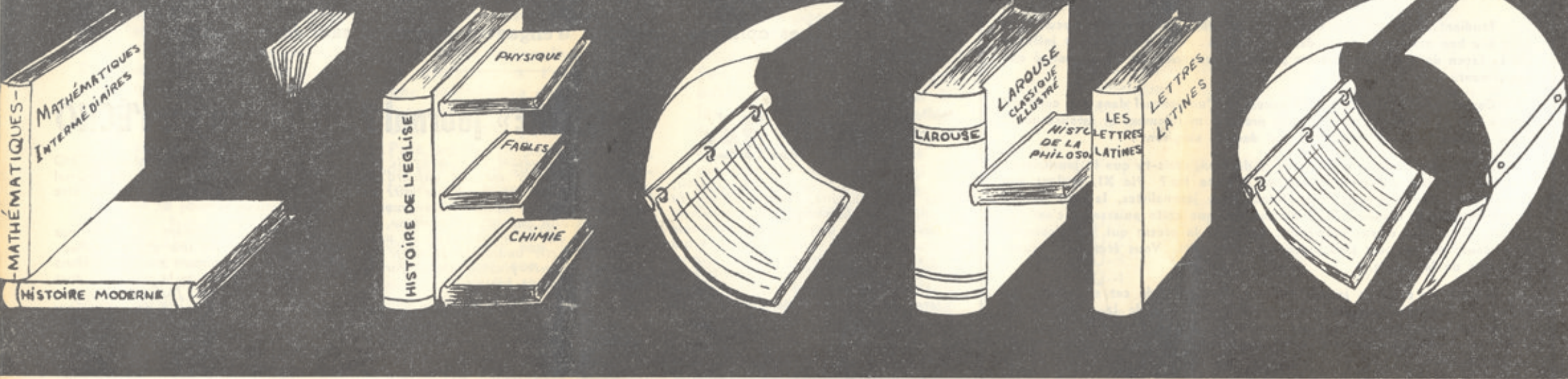


R. P. Joseph Potvin
15 via dei Querceti
Roma 24, Italia



Volume 21 — Numéro 2

UNIVERSITÉ DU SACRÉ-CŒUR, BATHURST, N.-B.

Novembre - Décembre 1962

LE MINISTÈRE DES POSTES À OTTAWA, A AUTORISÉ L'AFFRANCHISSEMENT EN NUMÉRAIRE ET L'ENVOI COMME OBJET DE DEUXIÈME CLASSE DE LA PRÉSENTE PUBLICATION

PROJET LAFOND: QU'EN PENSES-TU?

MOINS
DE
VACANCES

Le Père Lafond, c.s.c., de Québec, préconise un système d'enseignement qui s'étalerait au-delà de l'année scolaire actuelle et allongerait ainsi l'année académique.

Dans les milieux étudiants québécois, on discute beaucoup ce projet: «réduire les vacances à un mois, juillet par exemple; établir la semaine de cinq jours à raison de sept heures et demi de travail académique par jour au maximum, avec des fins de semaines et soirées libres. En accordant de plus dix jours de congé aux fêtes, on offrirait à l'étudiant environ 200 jours de classe, répartis en quatre trimestres. Le trimestre d'été serait conçu d'une façon spéciale conforme aux conditions climatiques qui prévalent ici durant la saison estivale.» (Cf. Vie Etudiante, 15 septembre 1962.)

NON AU PROJET

a) ASPECT FINANCIER.

Et l'on en discute beaucoup parce que justement la possibilité d'un travail estival pour payer les études disparaît: le projet Lafond ne prévoit qu'un mois de vacances. A moins d'un système de bourses bien défini et bien appliqué (ces fameux systèmes de bourses...!), l'accès aux études deviendrait impossible pour ceux qui n'ont que l'argent de leurs vacances pour financer celles-là.

b) ASPECT SCOLAIRE.

D'un autre côté, le projet Lafond élimine aussi, comme le notait Gilles Gariépy, l'unique planche de salut pour les élèves faibles dans leurs classes ou ayant raté une année. En effet, l'assistance aux cours d'été afin de «se rattraper», devient chimérique si l'on réduit les vacances estivales à quatre semaines au plus.

Non seulement les étudiants mais les professeurs également verraient s'envoler parfois une occasion unique d'approfondir leur domaine respectif; car les cours d'été, devenus impossibles pour l'étudiant, s'avèreraient aussi irréalisables pour les professeurs devant revenir à l'en-

seignement après quatre petites semaines de répit.

c) ASPECT INTELLECTUEL.

L'étudiant est un travailleur intellectuel de par son métier et au même titre que toute cette phalange d'écrivains et autres artistes.

Précisément, une halte s'impose pour l'intellectuel moyen. Je veux dire un temps d'arrêt où l'étudiant puisse laisser reposer des facultés sans cesse en éveil. Evidemment, bien des étudiants et intellectuels peuvent produire inlassablement avec un minimum de fatigue,

d) ASPECT SOCIAL.

Nombre d'étudiants admettent que les longues vacances d'été leur apportent l'occasion de se mêler plus facilement à la vie adulte. Ce contact, accompli avec ses confrères adultes au travail ou ailleurs, est des plus enrichissant. Même si l'étudiant vieillit, le fait précisément de vieillir dans le même climat, la même sphère restreinte (le collège, les livres), il peut avoir l'impression que son seul monde, ses seuls problèmes existent. Mais les voyages, le travail d'été, les aventures parfois, tout cela contribue à rendre l'étu-

la semaine d'étude; donc, plus de surmenage. Ces journées, fixées à un maximum de sept heures et demi de travail, favoriseraient les soirées et les fins de semaine libres. En somme, le programme, demeurerait le même, mais réparti sur un plus grand nombre de semaines.

Cette répartition est bienfaisante: elle résout en quelque sorte la halte intellectuelle que tous exigent. Cinq jours de sept heures et demi fatiguent moins que six jours de neuf heures.

Les soirées et fins de semaine libres permettraient à l'étudiant de se reposer, de sortir un peu en dehors de sa sphère immédiate. L'esprit intellectuel et social, que nous envisagions plus haut sous un aspect négatif, prend ici un sens bien positif. Mais si l'on veut être exigeant ou frondeur, l'on peut encore répliquer: est-ce assez?

CONCLUSION

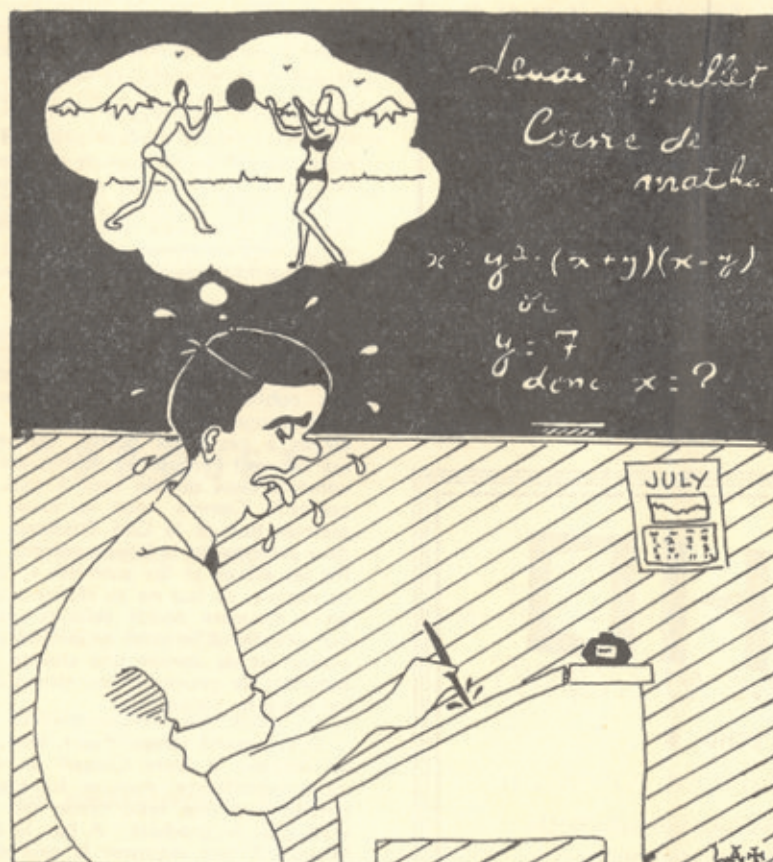
Bref, 220 jours de classe (au lieu de 189 comme maintenant), soit une addition de trente et un jours, c'est là l'idée maîtresse du projet Lafond.

Et-il souhaitable intellectuellement, socialement et au point de vue strictement scolaire? Est-il même réalisable au point de vue financier?

De jugement, je n'en porte pas, mais je crois avoir soumis les éléments de base pour ce faire.

De toute façon, les étudiants québécois ont raison de s'intéresser à ce projet et d'en suivre l'évolution.

Léon-G. Thériault, U-3.



mais l'étudiant normal, je le crois bien, a besoin une fois dans l'année d'arrêter ses efforts d'étude pour se refaire. Les plus grands intellectuels cessent temporairement toute création de l'esprit, à plus forte raison les pauvres étudiants...

Le Père Lafond y a sans doute pensé: c'est le mois de juillet généreusement suggéré, mais c'est trop peu.

diant plus présent dans la société.

OUI AU PROJET

Le projet Lafond rallie toutefois bien des étudiants et professeurs parce qu'il préconise un programme mieux réparti et en tenant compte, d'une certaine façon, du repos intellectuel exigé.

C'est qu'il réduit à cinq jours

À LIRE...
Notre
enseignement
supérieur
(en page 8)

Editorial

Étudiant d'aujourd'hui, tu lis des journaux, tu les vois circuler, se faire lire bon gré, et pénétrer dans les esprits... et bien souvent influencer ta façon de concevoir certains problèmes auxquels tu n'as songé que vaguement.

Comprends-tu, cependant, la nécessité d'un journal dans ton collège? Est-ce que tu t'aperçois qu'il veut te préparer moralement et intellectuellement à faire face aux problèmes qui demain surgiront?

Si vraiment tu as le souci de faire du bien, crois-tu que le journalisme étudiant constitue un moyen d'arriver à cette fin? Pie XI, parlant aux journalistes, disait: «Vous représentez, vous journalistes, la plus grande puissance dans le monde. On a dit souvent que cette puissance, c'est l'opinion. C'est une erreur manifeste, car c'est la presse qui fait l'opinion. Et la cause est toujours plus puissante que l'effet. Vous êtes «les grands seigneurs de la parole.»

«Nous ne saurions jamais mesurer l'influence de cet organisme qui parle... Quelle redoutable responsabilité que celle de la presse disposant d'une telle puissance! Rien que le fait de ne pas employer, ou de n'employer qu'imparfaitement cette puissance, est déjà une redoutable responsabilité.»

Tu vois où je veux en venir? Il est de toute évidence qu'un tel organisme, dans notre collège, requiert et nécessite la collaboration d'un bon nombre d'individus désireux d'exposer leur point de vue dans quelque domaine que ce soit. C'est à toi, qui me lis, que je fais un appel instant. Pascal disait: «La chose la plus importante dans la vie, c'est son orientation: un hasard en décide.»

Serais-tu un créateur de hasards, serais-tu de ceux qui craignent? Hâte-toi! Si tu n'as pas vaincu ta timidité, à l'âge où tu es rendu, qu'advient-il plus tard, lorsqu'on te demandera d'exposer à un groupe d'amis ou d'invités tes idées sur tel ou tel sujet? N'oublie pas que ta présence, ici, dénote chez toi un désir ardent d'acquiescer la culture qui fera de toi, un membre de la société, un membre qu'on considérera comme faisant partie de l'élite de la société. Il serait ridicule, sinon absurde d'imaginer une telle intonation: que dirais-tu d'un avocat ou d'un ingénieur, par exemple, qui refuseraient d'exposer leurs idées, par crainte de devenir incontestablement la risée du jury ou des subordonnés?

Réfléchis bien et ne fais pas la sourde oreille à cet appel que je te fais: voilà une façon d'expérimenter ton sens des responsabilités... pourquoi refuserais-tu une telle occasion?

★ ★ ★

Les examens tirent à leur fin... et les vacances de Noël approchent! Enfin, tu retrouveras le groupe d'amis que tu as laissé en septembre! Enfin, l'esprit des «fêtes» te redonnera peut-être la joie de vivre, car, entre nous, disons que tu affiches plutôt figure ici... Ces sourires prodigués chez toi, pourquoi les ignorer quelques jours seulement après ton retour au collège? Après tout, la vie de communauté fait appel à ton sens social. Pourquoi manifester un tel dédoublement de personnalité au contact de différents milieux? Pourquoi afficher une telle «gueule de bois» après une semaine de vie communautaire? Je sais bien, il se présente des situations fâcheuses, des voies sans issue, des dilemmes même! Que veux-tu... c'est la vie, n'est-ce pas? Et bien malin qui peut se vanter de n'avoir pas de problème.

Mais n'est-ce pas encore une occasion d'exercer la maîtrise de soi, que celle qui consiste à voiler ses déceptions, ses chagrins et ses malheurs passagers? Si tu regardes les grandes personnalités de l'histoire de l'humanité, tu rencontreras des hommes qui n'ont survécu aux périls que grâce à cette force de caractère qu'ils ont eue à ce jeu de sentiments dont ils ont su devenir les croupiers intraitables. Bien entendu, je ne te demande pas d'imiter un Fouqué ou un Talleyrand, un fin renard qui se dissimule et réapparaît pour laisser derrière lui des taches quasi indélébiles. Mais ce que je souhaite, c'est que tu collabores, par ton esprit constant de gaieté, à une bonne cause: créer, dans notre milieu étudiant, une atmosphère de bonne entente et un désir de te mêler aux tiens afin de comprendre au moins ces êtres avec lesquels tu vis une partie de ton existence.

Déjà, je m'aperçois que tu as capté que je voulais ici te lancer: aussi, en te souhaitant des heures de joie et de bonheur pendant ces moments tant désirés que tu vas vivre, à l'occasion des vacances de Noël, je compte sur toi pour rapporter et conserver cette joie que te redonneront les tiens? Et puis... à bien y penser... est-ce que tu considères tes confrères comme «les tiens»?

Michel Rheault, Philo II (U-4)
Rédacteur en chef.

Tribune Libre

(Les opinions émises ici n'engagent personne, sauf leur auteur.)

La Cité

Depuis son avènement au pouvoir, la Cité Étudiante, édition 62-63, fit plus en un semestre pour promouvoir un bon esprit parmi les étudiants que tous les autres conseils étudiants qui précéderent. Elle fonda un journal étudiant hebdomadaire et pour la première fois on a pu connaître son état financier, ses démarches et ce qu'elle se propose de faire.

Oui, c'est un fait indéniable, notre Cité va de l'avant, elle s'est aventurée dans beaucoup de choses et l'on peut dire que dans bien des domaines, elle a parfaitement réussi. Tous les élèves s'occupent plus activement de leur Cité; dans le passé, sa popularité se confinait au temps des élections.

Elle a fait de grands progrès, et nous pouvons enfin avouer que nous avons une Cité Étudiante. Mais dans tout ce qu'elle fit pour nous, elle a cependant outrepassé gravement ses droits. En effet, elle a enlevé aux étudiants un des droits qu'ils avaient le plus à cœur: celui d'élire ses dirigeants.

A la rentrée de septembre, voyant que le président des jeux, qui avait été élu l'an dernier, brillait par son absence, elle s'arrogea le droit d'en nommer un. Il me ferait grand plaisir de pouvoir lire l'article de la constitution qui leur permet d'agir ainsi. Dans le passé, il arriva qu'un élève, élu l'année précédente, ne se présenta pas à la reprise des classes, mais on vit alors le maire de la Cité en faire élire un autre et non en élire un autre.

Si cet état de choses ne s'était produit que pour le président des jeux, on aurait pu me répondre que l'on devait en nommer un puisque les jeux doivent débiter au tout début de septembre. On prend non seulement l'initiative de nous imposer un président des jeux, mais on nous oblige à accepter toute une équipe de «supposés journalistes».

De l'équipe du journal, aucun ne fut élu; on leur désigna cet ouvrage aussi bonnement que l'économiste désigna la fille pour vendre le lait au réfectoire. Un Pelletier, éditeur en chef de «La Presse» (quotidien Montréalais), nous dit qu'un journaliste doit être le reflet du peuple. Alors comment pouvait-on être assuré que ces journalistes reflétaient l'esprit du milieu? Il y en aura qui rouspéteront que ceux-ci ont été nommés en vertu de leur passé. Très bien, mais le passé d'un de ces membres fut relativement court: deux jours. Ils ont sûrement un sens d'observation très aigü pour remarquer en un laps de temps si court que ce nouveau tout chétif refléterait notre esprit.

Elle a fait deux graves erreurs qui, sur le moment, peuvent paraître assez minimes. Il ne faut cependant pas oublier ceci: si notre Conseil s'est arrogé le droit de nommer des élèves à ces deux postes, qu'est-ce qui pourrait l'empêcher dorénavant de nommer ceux qu'elle veut à tous les postes? Comme vous le savez, le premier but de la Cité Étudiante est de «promouvoir la bonne entente entre les élèves et les autorités»; avec ce régime, ce but ne se réalisera pas; on y trouvera plutôt celui-ci: «Le but primordial et vital de la Cité Étudiante est de donner une chance aux autorités de gouverner les élèves d'une manière indirecte.»

Il est grand temps d'agir, non pas en donnant à notre Conseil un vote de non-confiance, mais en lui faisant entendre qu'une telle chose ne devrait plus se produire. A bas la dictature! Il faut regagner le seul droit que l'on possède, celui de voter pour les élèves qui dirigeront les activités para-scolaires. De cette façon, s'ils n'agissent pas de la manière que la plupart désirent, il faudra les subir, mais de la manière dont certains élèves ont acquis leur poste, ils peuvent être critiqués par tous les élèves; excusez, tous, excepté six.

Pierre Blanchard, U-3.

«NOTRE» journal?

Comme étudiant à l'Université du Sacré-Cœur, je me fais aujourd'hui un devoir de faire une petite mise au point sur notre éditorial du premier numéro. En passant, je souligne l'initiative que vous avez prise en nous donnant cette année, le privilège de nous exprimer plus librement par la page «Tribune Libre».

Vous semblez, M. Thériault, ne pas être d'accord avec tous ceux qui prétendent que «le journal n'est l'affaire que d'une petite équipe». La question est celle-ci: qu'entendez-vous par «grosse équipe»? Car si je me base sur ce numéro, onze articles seulement ont été signés différemment. Ne trouvez-vous pas, M. le directeur, que onze élèves sur quatre cent douze inscrits, ce n'est pas une grosse équipe?

Vous dites plus loin que le journal étudiant se doit d'être «sérieux». Croyez-vous qu'un article de deux pages comme «Bela Bartok» ou encore «L'Avenir constitutionnel du Canada» soit au niveau des élèves de 10e, de 9e ou encore de U-1 (Belles-Lettres)? Vous pouvez faire enquête, et si 10% ont aimé «Bela Bartok», ou si vous voulez mieux, l'ont apprécié à sa juste valeur, je suis prêt à tout retirer ce que je dis.

Je me permets ici, de citer vos paroles mêmes: «On ne fait que parler des étudiants, de l'éducation: commission Parent, commission Deustch, enquêtes royales, injustices sociales envers les étudiants de certains pays.» Lorsque j'ai lu cela, la première question que je me suis posée est celle-ci: des articles aussi longs que «Bela Bartok» et «L'Avenir constitutionnel du Canada» sont-ils proportionnés à un journal de dix pages? Est-ce que vos articles ne font que parler des étudiants en général, de l'éducation, etc.? Et pourtant, vous dites bien: «On ne fait que parler» de ces choses. Plus loin, vous semblez vous reprendre et vous écrivez: «Sans être plate, il veut aborder les problèmes des étudiants et même les problèmes sociaux en général.» Connaissions-nous suffisamment ces problèmes sociaux pour en faire un cours sur notre journal? Car en fait, votre article sur «L'Avenir constitutionnel...» possède toutes les caractéristiques d'un cours... Longueur, divisions, etc., tout y est.

M. le directeur, dans cet article, je vous pose des questions. Donc, j'exige une réponse écrite, dans l'ECHO, car je veux que tous mes confrères ici à l'Université puissent voir où vous voulez mener notre journal. N'oubliez pas que l'ECHO est un journal étudiant, et qu'il doit refléter le milieu étudiant où il appartient. On ne doit pas chercher à faire de la compétition aux autres collèges, on veut un journal dans lequel on puisse se reconnaître.

Bien à vous,

Aquila Comeau, U-2.

Opinion sur l'ECHO

Dans le dernier éditorial de l'ECHO on soulignait le fait que le journal devait être «intellectuel sans être trop sérieux».

Il est certainement de mise que notre journal ait une allure intellectuelle, car autrement nous ne serions pas à la hauteur de la formation que nous recevons ici. Mais de là à remplir une grande partie des pages par des articles sur la musique, la peinture, la littérature et sur certains problèmes politiques, il y a une marge assez importante. D'autres journaux peuvent nous fournir amplement les renseignements sur ces sujets, et ceux que cela intéresse n'ont qu'à les consulter.

Je ne veux pas dire par là que ces articles devraient disparaître du journal, mais je suggère seulement qu'ils soient écourtés et l'on pourrait ainsi remplir les espaces libres par des sujets qui nous touchent de plus près, car en tant que le journal des étudiants, l'ECHO se devrait de traiter plus en détail nos problèmes.

On se plaint par exemple que plusieurs d'entre nous se montrent indifférents, apathiques même vis-à-vis certaines organisations para-scolaires; c'est un fait, mais souvent la cause de cet état d'esprit chez nous est que nous ignorons à peu près tout de la marche de ces organisations. Ce serait donc un bon pas de fait pour enlever cet esprit qui est néfaste pour notre milieu, si l'ECHO faisait part de ce qui se passe dans ces différentes organisations.

Enfin, il conviendrait, je crois, de relater plus longuement les divers incidents qui peuvent arriver dans notre milieu.

J.-C. Marquis, U-3.

Bravo étudiants

Chère Tribune Libre:

Après déjà deux mois et demi, nous sommes enfoncés dans nos études. Nous sommes un groupe d'étudiants jeunes, pleins d'idées, actifs, gonflés d'idéal, entreprenants, prêts à nous dévouer complètement aux luttes nobles; généreux, charitables, éveillés, raisonnables, vaillants, responsables enfin, comme tant de jeunes qui ont su profiter d'une formation et d'une instruction humaniste. Nous sommes les chefs de demain.

Voilà une liste complète de nos réalisations et une indication de notre activité intellectuelle jusqu'à présent cette année: cela comprend toutes les initiatives observées chez nos étudiants.

C'est encourageant, hein?

Sincèrement,

Charles Chiasson, U-3
Observateur de
notre milieu étudiant.

Réponse de la rédaction

M. Comeau:

Nous sommes parfaitement d'accord, ma foi! Avec moi vous déplorez un certain «exclusivisme» dans l'ECHO et avec vous je pense que «onze élèves sur quatre cent douze inscrits, ce n'est pas une grosse équipe» (une équipe de 412 élèves serait probablement... trop, cependant!).

Mais il y a des circonstances qui expliquent cette «petite équipe». C'est d'abord la rédaction des articles en un temps record: l'imprimerie se faisant par «correspondance et à distance», il nous fallait envoyer tout le matériel chez l'imprimeur avant le 20 septembre. Or nous sommes rentrés ici le 10 septembre. De plus, la retraite est intervenue. Conséquence: huit jours pour préparer les dix pages du journal!

Deuxième motif: très peu (presque personne) n'ont voulu produire un article en si peu de temps: on arrivait des vacances, on était rouillé, huit jours: pas assez!

Il a donc fallu compter d'abord sur l'équipe. C'est ce qui fut fait et les articles paraissent chez l'imprimeur le 20 septembre; le journal était distribué le 20 octobre. Entre-temps (du 20 septembre au 20 novembre), nous préparions l'autre numéro qui à son tour paraît chez l'imprimeur le 20 novembre.

Les articles sont trop sérieux, pensez-vous. Non! NOUS ne sommes pas sérieux, monsieur! «Nous sommes absents de la société», écrivais-je dans le dernier numéro. Justement, si nous voulons que les adultes nous prennent au sérieux, soyons nous-mêmes sérieux!

Quelques articles sont trop longs! Vous avez parfaitement raison, et l'équipe s'efforce d'éviter ce genre d'articles.

J'ose espérer que ce numéro vous satisfait davantage.

Le Directeur.

L'ECHO

JOURNAL DES ÉTUDIANTS

■ EXÉCUTIF DE L'ECHO ■

Directeur: Léon-G. THÉRIAULT, U-3 (Philo I)
Rédacteur en chef: Michel RHEAULT, U-4 (Philo II)
Assistant-rédacteur: Hubert LACROIX, U-3 (Philo I)
Gérant: Ernest LANDRY, U-3 (Philo I)
Secrétaire: Jean LECLERC, U-1 (Belles-Lettres)
Chroniqueur sportif: Jean BOUILLON, U-2 (Rhéto)
Caricaturistes: Hubert LACROIX, U-3 (Philo I)
Jean-Charles CHIASSON, U-3 (Philo I)
Photographe: R. P. Alphonse DUON, c.j.m.
Conseiller: R. P. Lucien AUDET, c.j.m.

«L'ECHO» est membre de la Presse Étudiante Nationale

Imprimeur: P. LAROSE, ENR., 169, rue Saint-Joseph est, Québec-2.



Les fréquentations

« Hourrah ! Enfin, elle s'est décidée à m'écouter. » Un rayon de grande joie sur le visage de cet étudiant. Frémissant, les yeux grands ouverts, un sourire augmentant à chaque ligne lue, n'ayant connaissance de rien de ce qui se passe autour de lui, voilà l'étudiant qui reçoit une lettre de sa « chère dulcinée ». Future « douce-moitié » ? Peut-être ! Cause d'un futur chagrin ? Encore possible. Un simple passe-temps ? Plus que possible.

En effet, à part quelques exceptions (et c'est l'exception qui fait la règle, dit-on), l'étudiant qui fréquente la jeune fille s'expose le plus souvent à des déceptions. Déceptions qui peuvent être graves ou utiles, dans ce sens que rien ne vaut l'expérience pour apprendre.

Certes, ça peut faire du bien de correspondre avec une jeune fille, mais le danger est-il trop grand ? Je te laisse à toi, lecteur, le soin d'y répondre. Mais au cas où tu ne connaîtrais pas le danger, le voici.

Il peut fort bien arriver que tu « sortes », trois, quatre, cinq ans avec la même « donzelle », mais il y a danger. Ce danger, il n'est pas tellement pour toi, car toi, le futur professionnel, il te sera facile d'en trouver une autre (la mère des filles



L'amour, c'est comme le blanc : c'est beau, mais salissant !

n'est pas encore morte), mais le vrai danger, il est pour ton amie. Si elle, la pauvre, t'attend durant de nombreuses années et qu'une bonne journée tu en rencontres une autre... Qu'advient-il à ton « ancienne » ???

La première chose, c'est que tu l'exposes à marier un « va-

nn-pied ». Pourquoi ? Parce que son choix est limité. Elle a refusé plusieurs occasions lorsqu'elle t'attendait, mais il est trop tard : ces occasions qu'elle a refusées, elles sont parties ; ces messieurs n'ont pas attendu que tu la libères, ils croyaient comme elle que la chose était décidée.

S'en trouver un autre ? Si tu savais comme elle a perdu sa fraîcheur d'autan !! Son charme a vieilli, ses attraits disparus ou presque.

A quoi l'exposes-tu ? A faire la vieille fille alors que son destin était d'être une mère. Peut-être aussi l'exposes-tu à faire la fausse religieuse (on en a,

vous savez, de ces « peines d'amour » qui s'enferment dans un couvent). Peut-être est-ce osé, mais qui te dit qu'à cause de toi, elle ne sera pas la « fille de rues », méprisée de tous même des clients passagers ?

D'un autre côté, il peut être avantageux de fréquenter le sexe dit « faible ». Pour certains, c'est instructif !!! D'autres, ça les fait travailler plus leurs matières scolaires. Quand il lui écrit : « chérie, tu sais si je travaille fort au collège, c'est pour toi. Mes notes seront le correspondant de mon amour envers toi. » (Le gars reçoit son bulletin : 40%.) Pour être sérieux, il peut arriver que l'étudiant se fasse un mobile de sa jeune amie. Mais toi, es-tu de ce cas ? Lui fais-tu perdre ton temps et le sien ?

Si on te demandait en public si tu es pour les fréquentations... Tu répondrais : oui ; à cause de tes amis qui pourraient te traiter d'hypocrite. Mais en ton for intérieur, qu'en dis-tu ?

Je suis zélé ? Pas du tout. Je constate. C'est si facile de constater, mais il est toutefois plus difficile d'avouer ses constations. Pour les intéressés, j'ai des raisons de croire ce que j'avance.

Gilles Blouin, U-3.

Il était temps...

Certaines coutumes doivent être conservées parce qu'elles enrichissent l'homme. Mais il est des fois où l'instinct conservateur de traditions demande à subir un traitement particulier : rompre avec les us et briser le traditionalisme s'avère parfois une méthode efficace, surtout lorsque l'on a le souci constant de l'adaptation, en tout et partout, du modernisme souventes fois « exigeant » de notre étonnant XX^e siècle !

Ainsi, par exemple, les philosophes de notre université ont prouvé, cette année (et soit dit en passant, ce n'était pas trop tôt) qu'ils étaient en mesure de répandre une odeur de gaieté, d'entente et de bonne humeur lors de leur dernière rencontre sociale en compagnie des étudiantes gardes-malades de la ville de Bathurst.

Des quelque quatre-vingts personnes que nous étions, il ne s'en est trouvé aucune qui ait eu à contester la qualité du succès de cette rencontre. Mais ce ne fut pas sans peine que de tels résultats purent connaître le jour ! Il a fallu débrider, transformer et abolir, même, un sport à souhait blasé, pour ne pas dire apathique ; ce sport que pratiquaient, dans leurs oeuvres dramatiques, les auteurs du XVII^e siècle, et j'ai nommé : le « monologue ».

Vous conviendrez, en effet, que l'atmosphère d'une rencontre sociale ne doit pas être de celles qui consistent, pour ses participants, à se glisser choir

confortablement dans un fauteuil et à interroger du regard tous ces visages qui semblent figés par un écran géant de gênes et de complexes ! Somme toute, Molière a écrit le *Misanthrope* le 4 juin 1666... Et, que diable ! il me semble, parfois, que la dite pièce a été publiée « en première » en 1961 !

Le folklore, en soi, apparaît comme étant une de ces traditions à conserver, parce qu'il reflète tout particulièrement le visage d'un peuple, d'une nation. Beaucoup plus qu'une coutume, le folklore est un art qu'il faut développer chez nous, puisqu'il consiste en une façon admirable d'exprimer ce que représente, pour nous, le symbole de la ceinture fléchée qui entoure la poitrine de Jean-Baptiste, le Jacques Bonhomme des Canadiens français.

Au XX^e siècle, cependant, on organise expressément des soirées récréatives de folklore : c'est un fait et nous nous en réjouissons tous. Nous estimons néanmoins que ce mouvement patriotique n'a plus sa place lors de réunions sociales qui ont pour but plus ou moins précis d'établir des contacts entre ses participants. Il y a bien des façons de discuter ou de converser, tout au moins, de nos jours. Et je crois que l'on ne peut nous en vouloir de choisir la façon que nous jugeons la mieux adaptée à notre génération !

Il n'est pas question de violation de lois ou règles. Il n'est pas question non plus d'anti-

traditionalisme, pas plus qu'il n'est question de fomentation d'une révolution. Il s'agit cependant d'évolution et de conformisme. La préoccupation maîtresse de la femme moderne ne cesse de nous étonner : un chapeau affiche la « carte de mode » aujourd'hui, alors qu'il faudra le reléguer demain aux oubliettes. Que voulez-vous, c'est le caprice du siècle... De même, lorsqu'une chose n'offre aucun in-



Une, deux...
Cha-Cha-Cha !

térêt, on s'empresse de la méconnaître !

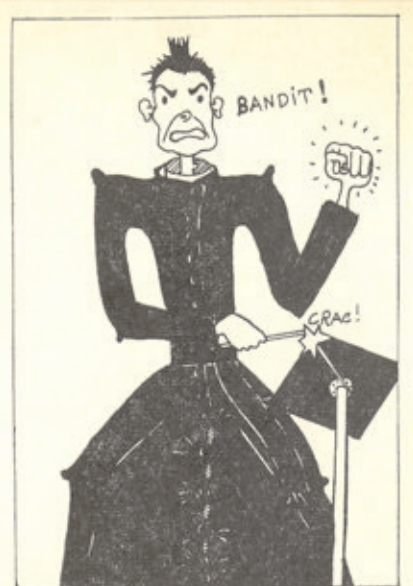
Ainsi, en 1962-63, les philosophes veulent méconnaître délibérément un genre tout à fait vieilli et démodé : celui des « antiques » rencontres, entre personnes, qui consistait en un ennui interminable pour ses mem-

bres. Les Grecs, qui nous ont précédés de beaucoup, dans l'histoire de l'humanité, avaient l'habitude de se réunir en un endroit précis qu'ils avaient choisi, afin de discuter de certains problèmes susceptibles d'intérêt commun pour la nation. L'on s'asseyait alors autour du feu et discutait pendant d'interminables heures, sans parfois apporter de solutions adéquates aux problèmes de l'heure.

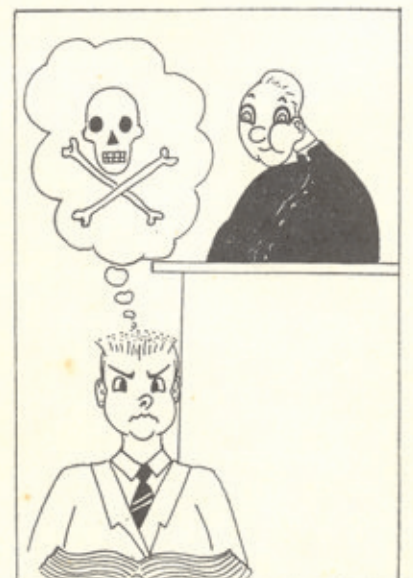
Les problèmes de la jeunesse étudiante, quoique sérieux, ne prennent pas l'importance de ceux de la nation, et le temps de Sophocle est révolu. Aussi, nous remercions tous ceux qui ont bien voulu se prêter aussi docilement à nos aspirations « jeunes » en nous laissant, en plus de la responsabilité du succès de nos soirées, la liberté d'action. C'est un geste que nous apprécions et notre reconnaissance se dirige sans détours à ceux qui en sont l'objet.

Le conflit entre deux générations a toujours posé un problème dans toute l'histoire de l'humanité. Qu'on pense aux pièces de théâtre des auteurs dramatiques des XVII^e, XVIII^e, XIX^e et XX^e siècles. La chose fait partie de cet humanisme qui parcourt tous les âges. Sans doute devrons-nous, nous aussi, flatter les désirs incessants de nos enfants, dès que nous aurons acquis le souci d'adaptation, le souci de « jeunesse » en tout et surtout ! Préparons-nous adéquatement, ce temps n'est pas si loin que l'on pense !

Michel Rheault
(Philo II), U-4.



— Les colères célèbres
d'un chef d'orchestre



— Ouais...! On m'en parlera de la Floride !

Beatniks... ou Fumistes

Allure négligée, idées arrêtées, épris de l'athéisme, qui sont-ils ?

Des Beatniks...

Peut-être, mais la plupart, dans nos régions du moins, des fumistes.

Tu les fréquentes, toi, ces « Êtres » là ?

Pourquoi pas...

Ce sont des vagabonds et l'on dit qu'ils vivent au soleil de minuit... Ils ont surtout besoin de compréhension. Si nous remontons à leur origine, nous nous retrouverons dans les caves de St-Germain des Prés côtoyant un Jean-Paul Sartre, une Juliette Gréco. Le « beatnikisme », devant le « fumisme », n'est pas une mode ou une forme de snobisme. C'est une vie. Une vie de misère, et de pauvreté où l'art passe bien avant le matérialisme et le capitalisme. Il n'est pas non plus avant-gardiste, tout au contraire il puise ses forces et son souffle dans l'existence de chaque jour. On ne projette pas, mais on laisse la vie nous traîner à travers ses ruines ou ses édifications.

Dans notre milieu canadien, les existentialistes font groupe à part, mais on les fuit et on les ridiculise. Et voilà sûrement une lacune de notre société qui veut s'affirmer. Dans des villes comme Montréal ou Québec, un St-Germain des Prés devrait prendre position pour donner asile au monde étudiant comme à celui de la bohème qui a besoin de se réunir, de se grouper pour épanouir ces idées et les faire valoir avant



Elle s'habille comme lui,
D'un pantalon, d'un blouson !
Quand on les rencontre, la nuit,
On dirait deux garçons...

— Gilbert Bécaud

de nous lancer dans ce monde empreint de modernisme et d'automatisme.

Convencez avec moi que l'habit ne fait pas le moine. Il ne suffit pas d'avoir les cheveux en broussailles, une barbe drue,

et des yeux hagards pour naître beatnik. Pour vous mesdemoiselles qui lirez peut-être cet article: ni votre négligé, ni vos semblantes prédilections pour le Jazz ou un Brassens, Ferré ou autres vous accoucheront Beat-

niks. Cette carapace ne pourra déguiser que votre cabotinage si puéril pour plus d'une. Vous ne serez que des originales détraquées ne cherchant que l'exhibition d'une nature superficielle ne pouvant être la vôtre.

Pour vous les fouines, vous ne verrez que Beatniks: dans les élèves des Beaux-Arts, ou Poètes, ou Chansonniers, sans talent. Ne soyez pas imbéciles à ce point, sachez débarrasser votre oeil de cette poutre qui vous borne non seulement la vue mais aussi les idées. Ne cherchez pas à vous mettre à l'abri avec des prétextes spongieux ou derrière un maquillage qui pourrait vous voir couper toute illumination d'esprit.

Les élèves des Beaux-Arts, les Poètes, les Chansonniers, les Artistes, ne sont pas tous des anges, admettons-le, mais hors d'eux pourriez-vous m'en trouver de ces fameux anges cornus? Guidés par leur sensibilité, ces mêmes hommes et femmes savent percer le terre à terre pour vous élever quelque peu au-dessus du niveau culturel... très bas. Sont-ils des beatniks? Des bêtes rares?... que l'on veut à tout prix démolir parce qu'ils vous exposent ce que nous sommes?

Narcomanes ou athées, ils forment tout de même un tout. Laissons-les vivre leur rêve et peut-être comprendrons-nous mieux que les véritables BETES humaines ne sont pas encore de ce monde...

Jan Rok Achard, II-B

Jean-R. Leclerc, U-1-A.

Quelques minutes avec...

C'est lors de la première représentation artistique offerte par l'U.S.C. que l'on a pu jouir d'un concert donné par les COSSAQUES DU DON, groupe de chanteurs et de danseurs russes.

Ceux-ci ont bien voulu répondre aux quelques questions que je leur ai posées. C'est d'abord au directeur des COSSAQUES DU DON que je me suis adressé:

— M. Kostrukoff, comment s'est formé le groupe des COSSAQUES DU DON ?

— C'est le général Platoff, alors étudiant ingénieur en Tchécoslovaquie qui organisa un jour une immense chorale pour de grandes funérailles. L'expérience réussit très bien et le général décida de grouper ses chanteurs en une troupe qui travaillerait à faire propager le folklore russe.

— Combien avez-vous d'heures de répétitions par jour ?

— Nous avons en moyenne quatre heures de répétitions par jour.

— Êtes-vous tous nés en Russie ?

— Nous sommes tous de la Russie; la plupart sont d'anciens soldats, les autres sont des jeunes étudiants.

— Avez-vous déjà donné des concerts en Russie ?

— Nous sommes ANTI-COMMUNISTES, et si nous allions en Russie, Khrouchchev nous tuerait tous.

— Est-ce que vos disques sont propagés en Russie ?

— Oui, mais quand le gouvernement met la main sur un, il le brise en morceaux.

C'est maintenant M. Yourenoff, soliste de « Little Bell » qui a bien voulu répondre aux questions suivantes:

— M. Yourenoff, combien faites-vous de tournées par année ?

— Nous faisons deux tournées par année: une de trois mois, et une autre de un mois.

(Suite à la page 5)

LE SUICIDE DE MARILYN: phénomène social

Le conte fantastique prit fin le 4 août 1962, dans une splendide demeure qu'elle avait achetée, plaisantait-elle, parce qu'elle lui rappelait l'orphelinat où elle avait passé une partie de son enfance. Elle mourut pensant qu'elle était seule et oubliée, mais le monde entier fut désolé par la nouvelle de sa mort. « Marilyn est morte, court la rumeur comme une traînée de poudre, pouvez-vous y croire ? » Personne ne pouvait y croire.

Elle se produisit dans 23 films, exhibant un corps qui rendit stupidement jalouses plusieurs personnes de son sexe; mais elle s'exprimait avec le ton désarmant des enfants, ses lèvres frémissaient quand elle souriait et ses yeux jetaient des regards innocents et émerveillés. Les chroniqueurs qui ne la comprirent pas la baptisèrent « parfaite image des blondes stupides », se moquant de ses efforts pour devenir une grande actrice. C'est ce qui tua ses chances pour le rôle de Grouchenka des « Frères Karamasov » qui fut finalement repris par Maria Schell. Dieu sait à quel point elle avait désiré ce rôle ! Cet échec lui jeta sous les yeux la tragique vérité, à savoir qu'on ne lui accorderait jamais sa chance de prouver à tous qu'elle était une actrice, une vraie. Ne pouvant faire autrement elle se résigna.

Malgré tout, fidèle à elle-même, elle ne battit jamais en retraite, espérant toujours être enfin comprise, exposant ses rê-

ves, désespérément seule pour supporter ses échecs, effrayée et désemparée. Elle était sans prétentions et sans armes. Elle avait confiance en ce qu'elle appelait « les gens » (et non au public), ces gens qui avaient fait d'elle une « star » et à qui on n'avait jamais révélé qu'elle partageait leur croyance au sujet des contes de fée et des princes charmants. En émergeant de la masse, elle trouva un entourage scintillant mais souvent cruel, ce monde où les rêves sont manufacturés, les « stars » préfabriquées, et où le succès est inconstant. Elle dut se donner plus de mal pour faire face à cette société d'Hollywood et pour la conquérir qu'elle ne s'en était donné pour obtenir la faveur populaire. Elle fut bientôt célèbre par ses retards au studio souvent répétés et prolongés (parfois, même, elle n'y venait pas du tout) et aussi par les malaises fréquents qui la terrassaient juste comme elle allait tourner une scène. Quelques producteurs la renvoyèrent prétextant que cette attitude n'était que de l'arrogance et que l'actrice Monroe était insupportablement mal élevée. D'autres émirent l'opinion qu'elle était effrayée, incertaine de sa beauté, appréhendant de ne pas produire une impression « correcte » sur l'écran.

« La gloire est parfois lourde à porter », dit-elle au cours de sa dernière interview. « La renommée, pour moi, n'est qu'un bonheur partiel et temporaire. Elle ne peut être un régime de tous les jours parce qu'elle ne



peut vous satisfaire. Elle vous réchauffe un peu, mais sa chaleur n'est que d'un instant. éventuellement, la gloire s'en ira et, adieu, tu me quittes, renommée... »

Au cours des derniers jours sa vie, elle dut s'imaginer que la gloire s'en allait et peut-être ne trouva-t-elle pas aussi facile qu'elle le pensait de lui dire adieu. Qu'avait-elle pour remplir le vide que cette renommée perdue laisserait derrière elle ? Agée de 36 ans, elle avait raté

son coup dans deux mariages successifs. Elle avait échoué pour avoir les enfants qu'elle attendit nombre d'années. Ses deux derniers films n'eurent pas le succès espéré et quand elle fut renvoyée du plateau de « Something's Got To Give », il dut lui sembler que le vedettariat (auquel elle n'avait jamais cru) prenait fin. « Je suis tellement lasse, dit-elle, lasse de tout, même de la vie. »

Ce fut le crépuscule de la vie d'une étoile de cinéma univer-

sellement connue. A l'exception de la bonne, et de son imprésario, elle se trouvait seule dans sa demeure à peine meublée de Brentwood. Samedi, fin d'après-midi, vers 5 h. 15, elle appela son psychiatre pour lui dire qu'elle souffrait encore d'insomnie. Celui-ci lui conseilla de prendre des marches jusqu'à la plage. Mais elle n'avait pas le cœur à cela. Sa bonne lui servit à souper, son imprésario la quitta, et elle se mit au lit. A 3 heures du matin, la domestique, ressentant quelque peu d'inquiétude à son sujet, frappa à la porte de chambre de Marilyn. Le verrou était poussé, sous la porte un filet de lumière traversait et le tourne-disque jouait à tue-tête. La servante sortit de la maison et s'en vint regarder par la fenêtre. Marilyn gisait sur son lit, la figure dans son oreiller, un drap tiré sur ses épaules délicates, une main accrochée au téléphone. La bonne affolée manda le psychiatre et le médecin personnel de la vedette, qui ne purent que constater le décès. La table de nuit, près de son lit, débordait de médicaments de toutes sortes, et l'une des bouteilles dont l'étiquette indiquait un somnifère puissant était vide. Marilyn avait absorbé les 50 pilules de la bouteille, soit une dose capable de tuer deux hommes.

Personne ne pouvait croire qu'il s'agissait d'un suicide, bien que plusieurs amis de la vedette confirmèrent qu'elle avait déjà tenté quatre fois d'en finir. Mais personne aussi, cons-

(Suite à la page 5)

Question de goût...

Prêtez gentiment l'oreille aux réflexions des collégiens, lorsqu'en plein désarroi devant ce domaine de l'art... N'est-il pas ridicule de constater à moult reprises notre indifférence illégitime face aux problèmes et aux énigmes que constitue, pour la plupart d'entre nous, le résultat des spéculations cérébrales des peintres, des littérateurs, des poètes, des compositeurs, des sculpteurs et des architectes ?

Evidemment, tout ceci ne suscite aucun intérêt chez nous... ces oeuvres d'art nous laissent complètement indifférents, nous qui aspirons au titre de « Bachelier ès ARTS » ! Et le mal est turgescent ! Non pas qu'il s'agisse de matières abstruses, mais parce que le siècle de la vitesse, l'ère de l'espace et les progrès scientifiques captent pratiquement tout l'intérêt de notre pauvre cerveau...

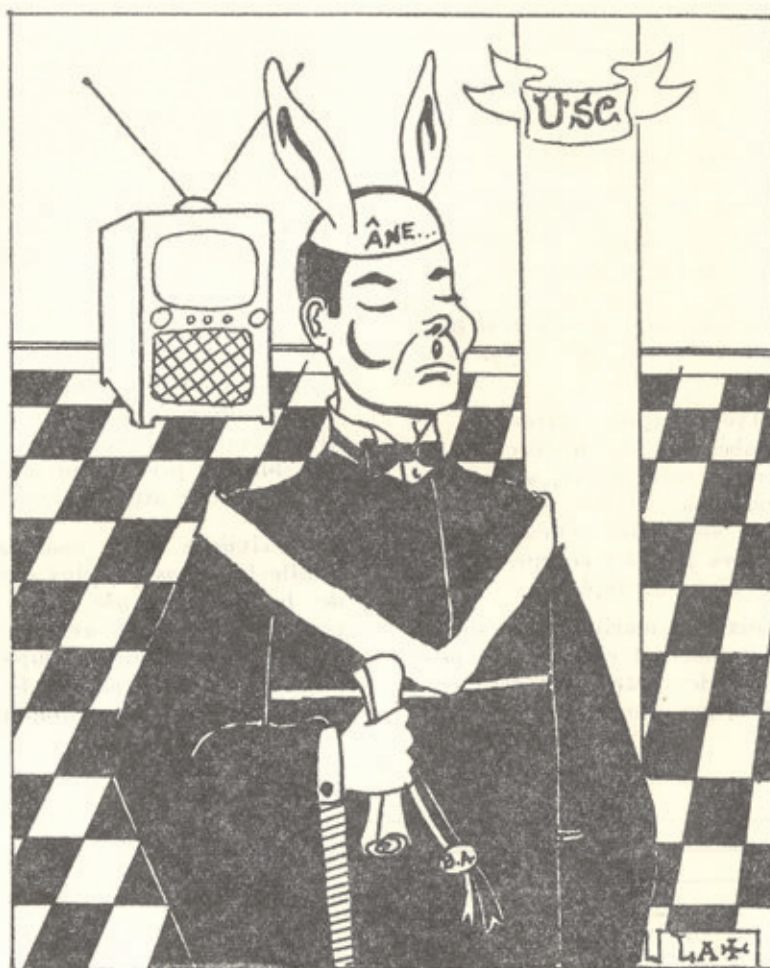
Quelques-uns, soucieux de se justifier, de présenter leur ultime apologie, réussissent à invoquer péniblement l'argument des faibles, l'argument, qui, à leur humble avis, réduit leur interlocuteur à l'absurde : « les goûts ne se discutent pas », accouchent-ils avec ce sourire insignifiant qui révèle la parfaite « absence de leur présence d'esprit ! »

« Les goûts ne se discutent pas », sans doute ! Mais là n'est point la fin du problème... On peut les cultiver, pardi ! Et il n'en tient qu'à nous de les cul-

tiver comme faire se doit. L'ère de la loi du moindre effort n'a plus sa raison d'être, messieurs, bien dommage de vous l'apprendre, mais telle apparaît la situation à toute personne sensée d'aujourd'hui...

Et puis la turgescence du mal ne réside pas seulement que dans ce simple fait ! On ose en outre se considérer comme membre de la future élite de la société ; quelle prétention ! Et de quel droit la tenez-vous ? Qui donc est appelé à s'intéresser le moins aux arts, si ce n'est cette prétendue élite ? Qui donc s'intéressera à l'humanisme, à la création artistique ? Sera-ce le peuple, ou les vagabonds, ou encore les illettrés ? Ou alors faudra-t-il avertir gentiment tous les artistes qu'ils sont victimes de l'incompréhension la plus radicale ? Faudra-t-il en venir à leur déclarer qu'on ne peut, de notre esprit obnubilé, saisir l'expression de notre époque, puisqu'en définitive le rôle des créateurs artistiques consiste précisément à traduire à leur façon l'expression de l'époque dans laquelle ils vivent ? Il en a toujours été ainsi depuis Myron jusqu'à Le Corbusier, depuis Ronsard jusqu'à Butor...

Messieurs, nous glissons, nous sombrons dans une ignorance préméditée ! Un retour aux instincts primitifs s'impose-t-il ? Retour qui, en définitive, servirait d'instrument à l'anéantissement de la civilisation établie



par nos ancêtres... Qu'est-ce à dire ?

Sachons affronter la réalité, enfin ! Notre esprit, trop borné, devra spéculer, se cultiver par lui-même, pour lui-même et pour les autres... Point n'est besoin de choisir, puisque la

culture d'un peuple reflète la norme de sa civilisation. Il n'appartient qu'à nous de montrer de quelle nation nous faisons partie, à moins que nous préférons, ce qui est fort probable, devenir sujets du royaume de Béotie... et fournir ainsi aux archéologues l'énigme d'u-

ne civilisation disparue en plein XX^e siècle !

Ne cherchons surtout pas à rejeter le blâme sur les jeunes, chez qui, tant bien que mal, l'adhésion à l'invraisemblance et au mystérieux constitue une apologie acceptable.

Mais pouvons-nous excuser rhétoriciens et philosophes de « plas-molyser » délibérément leur esprit ? Sont-ils justifiables de refuser la culture pour laquelle ils ont donné 6, 7 ou 8 ans de leur existence ? D'où vient cette préférence pour les émissions du genre « western »... ! Pourquoi s'empresse-t-on de syntoniser l'appareil de télévision au canal anglais, afin de capter l'émission « Bonanza », refusant ainsi l'audition d'une pièce de théâtre qui se joue simultanément à l'autre canal ? (Dimanche, 7 octobre.) Alors qu'on peut écouter Fernand Séguin relater l'évolution, à travers les âges, de la théorie de la génération spontanée (sujet d'un vif intérêt, il me semble, pour des philosophes), émission susceptible d'atteindre les esprits les plus bas qui soient, pourquoi l'ignorons-nous ? Le maréchal Foch avait raison de dire : « Il n'y a pas d'homme cultivé ; il n'y a que des hommes qui se cultivent. » L'émission présentée par Séguin (inaperçue) le 6 octobre dernier.

Quelques-uns d'entre vous déplorent le fait que les concerts

(Suite à la page 6)

L'ÉTUDIANT... QUI EST-IL ?

Ses activités para-scolaires

Lui ! Il ne s'occupe de rien, car il n'aime pas à être dérangé. Mais s'il est invité à une assemblée, il ira s'y « évacher » sans intérêt, et simplement pour passer le temps, pensant que ce sera moins plate là qu'à l'étude.

sée verbalement... et c'est parfois mieux... En classe, tout ce qui est étranger au sujet scolaire l'intéresse. Il rêve et niaise, et si par hasard le professeur

Cet article peut sembler exagéré pour quelques-uns, mais j'ai tenté d'être le plus réaliste possible, d'après une observation personnelle et aussi à la suite de questions posées ici et là dans notre groupe d'étudiants.

Il s'agit de ce jeune homme que nous voyons sur le campus, portant le « jacket » qui l'identifie à son « alma mater », et qui marche nonchalant sur la cour, les mains dans les poches, un petit bout de cigarettes au bec et qui ne sait trop que faire de lui.

Pourquoi est-il au collège ?

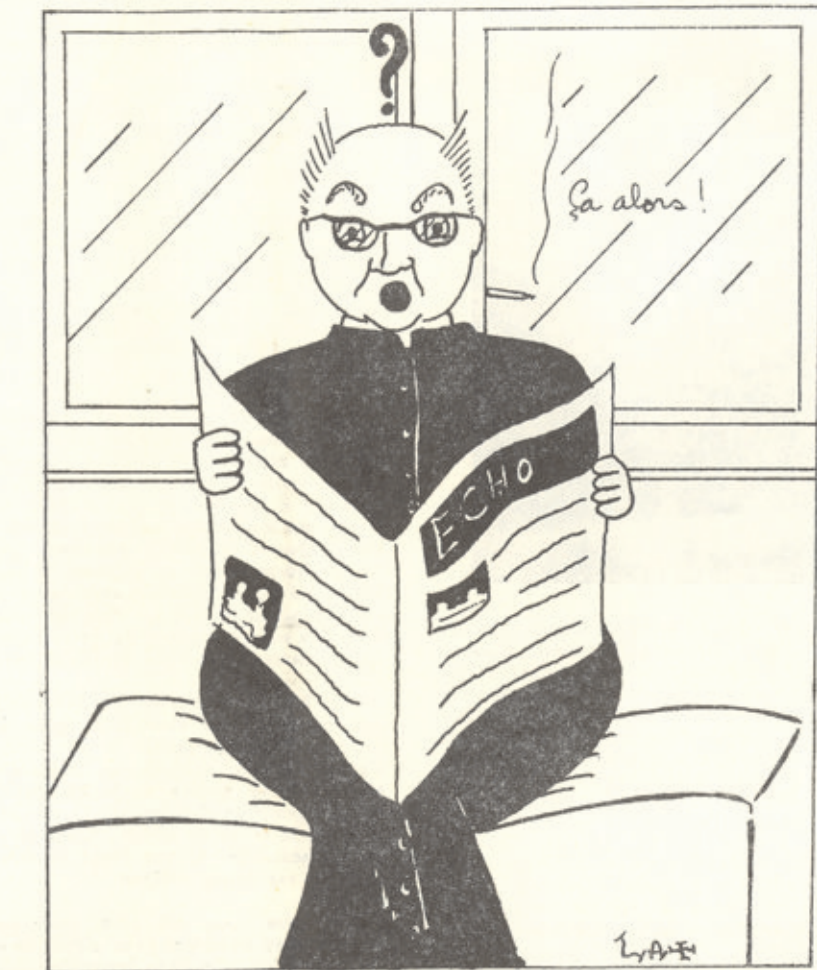
Tout simplement, la raison en est que : quand il fréquentait l'école rurale, il n'étudiait pas, et ses parents, après réflexion, décidèrent de l'envoyer au collège, car pensèrent-ils, leur fils occupera certainement une bonne position plus tard. Lui, pour ne pas faire d'histoires, accepta, ne sachant pas tellement où il allait.

Ses débuts au collège

Les premiers mois sont pour lui tout un changement et il s'adapte peu à peu. Il est parfois content, car il peut maintenant fumer sans que personne ne l'arrête. Mais tout devient vite monotone pour lui et il en devient critiqueur au superlatif.

Son rôle en classe

La vie est parfois belle ici, se dit-il, lors d'une sortie par exemple ; mais c'est qu'il faut aussi aller en classe ! Quand la cloche annonce le début d'un cours, il pense à bien des choses, sans toutefois exprimer sa pen-



fait une digression, il se creuse enfin la tête pour poser des questions. Ses devoirs ? Il les fait à la toute dernière minute, bien entendu, en se disant : « Le prof. ne peut rien dire, pourvu qu'il les reçoive à temps ! » Et il suit la même politique pour ses examens.

Il adore toutefois critiquer les organisations où participent ses compagnons, même s'il ne participe à rien.

Ses passe-temps favoris

Quand il est dans une période d'étude, il aime dessiner je ne

sais trop quoi... (ou plutôt, je le sais trop !) et les « comics books » l'enchantent. Si, par malheur, il se fait attraper, il n'a qu'à aller dans les kiosques pour s'en procurer de plus récents, après tout, ce n'est pas lui qui paie ! En récréation, il marche, les mains dans les poches, et... il critique. Ne désirant pas entrer dans des organismes sportifs, c'est bien tout ce qui lui reste à faire ! Fatigué de marcher, il ira jouer une partie de cartes.

Conceptions religieuses

Côté religieux, il n'est pas très convaincu, mais il pense

(Suite à la page 7)

Quelques minutes... suite

— Quel est la réaction du public en général devant les COSSAQUES DU DON ?

— Après vingt-cinq ans de concerts et soixante-cinq pays visités, je crois que le public doit nous apprécier un peu !!!

— Combien avez-vous enregistré de disques ?

— Nous avons enregistré quatre long-jeux avec la compagnie R.C.A. Victor.

— Demeurez-vous tous aux E.-U. ?

— Nous vivons tous à New York ou dans les alentours.

— Il y a longtemps que vous faites du chant une carrière ?

— Depuis toujours : avant de me joindre aux COSSAQUES DU DON, j'ai fait un stage de neuf ans à la Comédie-Française de Paris.

— Et bien ! je n'ai plus qu'à vous féliciter pour le magnifique travail que vous faites et je suis sûr que par ces concerts que vous donnez à travers le monde, vous ferez certainement connaître le folklore russe...

Jean Leclerc, U-1-A.

Le suicide... suite

tatant le vide de sa chambre, s'imaginant facilement ce que dut être pour elle la solitude effrayante de ses derniers moments ne pouvait croire qu'il ne s'agissait que d'un accident...

Marilyn Monroe, au faite de sa beauté et peut-être aussi au début d'une nouvelle carrière cinématographique, était partie sans laisser un seul mot. Cette sensible jeune femme qui s'était rappelé son enfance malheureuse à chaque instant de sa vie était morte... tuée par une bouteille de nembutal, assassinée par un tragique passé auquel elle n'avait jamais pu échapper.

Hubert Lacroix, U-3.

R. ASSAFF & SON LTD.

MARCHAND EN GROS
DE TABAC
ET CONFISERIE

BOULANGER ET PÂTISSIER
« COTTAGE »

345, RUE ST-PATRICE,
BATHURST, N.-B.

Tél.: LI 6-2116 et LI 6-3404

SALON DE BARBIER

« Chez Lévesque »

233, rue Main, Bathurst, N.-B.
4 CHAISES 4

Pour rendez-vous : LI 6-3795

PUISSANCE INCONNUE

Après que les hommes eurent frémé en songeant aux conséquences qu'aurait pu entraîner la crise de Cuba, il serait bon de jeter un coup d'œil sur les armes qui assurent la défense de l'homme du monde libre.

L'Occident peut aujourd'hui et en quelques heures, enlever définitivement aux Soviétiques toute possibilité de soutenir une guerre importante.

Nous visiterons des bases de lancement de missiles de la RAF en Angleterre, des unités de missiles d'appui tactique en Italie, le Shape, à Versailles, cœur et cerveau du bouclier de l'Otan, levé contre l'agresseur.

Nous retournerons au quartier général du commandement de l'Aviation stratégique (SAC), à Omaha, Nebraska; aux chantiers de construction des sous-marins armés de fusées Polaris

à Groton, Connecticut. La puissance de cet ensemble est considérable; les menaces du premier ministre Khrouchchev semblent alors tout au plus bouffonnes.

La Grande-Bretagne possède 60 bombes H en place au dernier étage de ses missiles balistiques de portée intermédiaire Thor, capables d'atteindre Moscou et au-delà: 75% des villes russes de plus de 100.000 habitants sont dans leur rayon d'action.

Trente (30) autres de ces bombes H, dont la force se mesure en mégatonnes, sont tenues prêtes par l'Italie. Si une attaque survenait, elles seraient lancées par des équipes italiennes bien entraînées.

Six sous-marins armés de Polaris, portant chacun une puissance de destruction estimée à 30 mégatonnes, parcourent les

profondeurs des mers; tirant en plongée à partir de positions choisies entre le pôle nord et le golfe persique, ils pourraient atteindre les parties vitales de l'URSS.

L'Otan a près de 30 divisions équipées d'armes atomiques tactiques ou pouvant l'être rapidement. Elles forment, de la Norvège à la Turquie, un bouclier explosif.

Les États-Unis possèdent 99 missiles intercontinentaux. Plusieurs sont enterrés dans des silos blindés presque invulnérables par une attaque ennemie.

La sixième flotte américaine fouille les coins les plus secrets de la Méditerranée. Sur les ponts de ses porte-avions, des chasseurs-bombardiers supersoniques, armés de mines, de roquettes et de bombes atomiques,

sont prêts à être catapultés en un instant.

Depuis le début de la guerre froide, il y a 15 ans, l'Aviation stratégique américaine est le principal moyen par lequel l'homme du monde libre peut empêcher l'expansion soviétique. Lorsque, dans un proche avenir, le missile balistique air-sol Skybolt sera entré en service dans les forces armées, chaque bombardier B-52 sera capable, à 1.000 milles des objectifs choisis, de lancer quatre de ces bombes H.

L'homme du monde occidental bénéficie, en outre, en un temps où l'angloisisme est permise mais non le désespoir, de la protection rassurante des puissants bombardiers de la RAF. Quant aux chasseurs et chasseurs-bombardiers de l'Otan, capables de

frapper comme la foudre, il y en aurait une véritable nuée.

Mais la meilleure arme de l'Occident est l'homme libre lui-même. Il bricole sur un Titan dont la masse le domine comme un immeuble de dix étages. Il est assis, sous terre, dans le Nebraska. Il est au SHAPE, sous quinze uniformes différents et au Lincolnshire, sur une base de lancement de missiles Thor de la RAF. Il est près de Madrid, revêtu de sa tenue de vol, et à Vérone. Il est partout, cet Occidental; entre ses mains, il détient une puissance qui dépasse l'imagination, mais il a le cœur compatissant. Il veut la paix mais si on la détruit, il a les moyens et la volonté de riposter; par la fission et la fusion de l'atome, il peut déchaîner d'indescriptibles ravages.

Jean-Paul Basque, U-3.

BONJOUR... EUROPE!

Vendredi, le 25 mai, je quittais Trenton, Ontario, à bord d'un turbo-réacteur de la classe «Ykon». Point d'atterrissage: Marville, France. Et c'est ainsi que commençait une merveilleuse aventure européenne. Quelques semaines auparavant, j'avais appris que je serais attaché à la 4e brigade canadienne en Europe.

Les forces canadiennes en Europe sont groupées autour d'une petite ville médiévale en Westphalie: Saest, ville typiquement allemande, intacte des ravages de la guerre, située au cœur des champs verts et épais de la Westphalie. Le soldat canadien peut entrer en contact avec le passé ici: boutiques archaïques, maisons construites en plâtre et renforcées par de rustiques poutres de bois.

Après quelques jours, nous contemplons une carte géographique de l'Europe: quel pays visiter le premier? Le choix est grand. Pour notre première fin de semaine, nous votons pour la Hollande. On s'achète un Volkswagen usagé et l'on part: Amsterdam est notre premier arrêt... le chaume propre à la Hollande reflète: canaux pittoresques... musées enrichis par les œuvres de Rembrandt... Puis c'est La Haye avec son Palais international de Justice, Utrecht, avec ses ombres du passé.

Les fins de semaine suivantes nous révèlent la beauté de l'Allemagne: Frankfurt... Worms... Bonn... Cologne. Chaque ville offre son charme. Cologne a sa cathédrale magnifique... Heidelberg, son paysage féerique... Essen, Düsseldorf et Oberhausen, leurs industries métallurgiques.

L'Allemagne est un pays varié: au sud, en Bavière, le panorama est montagneux; le centre est ondulé par de petites villes anciennes; le nord est grandement industrialisé: la vallée du Rhin et de la Ruhr ressemble à un haut fourneau d'où sort une foule de produits.

On profite aussi des fins de semaine pour voir la Belgique, le Luxembourg et l'Alsace-Lorraine. Puis, c'est le mois d'août. Enfin: deux semaines pour voyager. Un rapide file vers Paris... premier août, j'aperçois le Sacré-Cœur, à Montmartre. Nous sommes à Paris. Paris... on ne peut décrire ses merveilles: il faut se promener dans ses grands boulevards pour saisir l'atmosphère délicate qui y règne. Paris, fut construite pour plaire à l'œil: les monuments sont orientés de façon à attirer l'attention du passant. Tout Paris revêt un cachet particulier: la Seine, la tour Eiffel, l'Arc de Triomphe, Montmartre et ses quartiers pittoresques, Notre-Dame,



les Tuileries, les Halles, Pigalle. Paris... c'est un petit monde... C'est Paris, quoi!

Après une semaine dans la «ville lumière», on se dirige vers le sud à travers Lyon et Avignon, puis Marseille. Quelques jours sur la Côte d'Azur nous révèlent un nouvel aspect de la France. Sur toute la Côte d'Azur, de Marseille à Monaco, les centres touristiques abondent: Saint-Tropez, Saint-Raphaël, Menton, Nice, Cannes et Monaco. Ici, l'on est en province... Paris est loin: la vie est plus lente, plus aisée.

Mais toute bonne chose a une fin: il faut quitter la Côte. On longe la Méditerranée jusqu'à la frontière ita-

lienne. Là, on traverse Gênes, Spezia, et Pise. Et au loin, c'est Rome... «ville éternelle». Rome, c'est différent, c'est chaud. On se bouscule... on s'exclame... on s'échauffe facilement. Mais Rome, c'est aussi la Cité de l'art, des monuments: le Vatican, le Château Saint-Ange, la Villa des Borgia, le Forum, le Palatin et tant d'autres.

Et voilà: on quitte l'Europe. On l'a admirée. On veut y revenir. Mais on est content de revenir au Canada, aux confins de la vie nord-américaine. L'Europe, c'est beau lorsqu'on est touriste, mais le Canada est le seul pays où l'on veut y vivre.

Guy Boisvert, U-4.

LA PROMESSE SCOUTE

«Sur mon honneur et avec la grâce de Dieu, je m'engage à servir de mon mieux, l'Eglise et le Canada, à aider mon prochain en toutes circonstances, à observer la loi scout.»

Cette simple phrase prononcée un jour peut avoir une influence sur toute la vie d'un jeune homme. La promesse scout, qu'est-ce que c'est?

C'est d'abord l'acceptation d'un novice à la troupe après un stage d'essai plus ou moins long. Si le novice a manifesté des aptitudes pour le scoutisme et est jugé digne d'être reçu, il fera sa promesse. C'est un grand pas car il passe définitivement à la troupe et dans la grande fraternité des scouts du monde. Mais la promesse en elle-même est plus que cela. C'est un grand code d'honneur. Le jeune garçon promet, sur ce qu'il a de plus précieux et cher en lui (son honneur), de servir Dieu, son prochain, son pays et d'observer la loi scout.

Le cachet de la promesse est donc solennel. Dieu est pris à témoin de cette promesse faite de libre volonté par un jeune garçon qui a un idéal et qui veut se perfectionner dans le mouvement. Pour faire remarquer l'importance de la promesse considérons l'une de celle-ci.

La veille de la promesse, ou soit toute la nuit si possible, le novice imite le chevalier du Moyen Âge et fait sa veillée d'armes. Aidé de l'aumônier, il médite et se prépare à l'acte du lendemain ou du jour même. Quand vient le moment, les autres frères scouts se joignent à lui. Interpellé par le chef, il sort du rang en répondant «Prêt». Puis on voit le jeune novice essayer de garder son calme mais il est trop impressionné.

Au fur et à mesure qu'il répond aux questions du chef il a peine à articuler. Alors quand il est reçu, l'aumônier lui accorde sa bénédiction pour le garder et le protéger. Alors devant le drapeau de la troupe il récite le texte du début. C'est cette promesse qui le fait scout et cela pour la vie toute entière.

Un frère scout de plus, pour se donner sans compter, pour aider, servir, travailler, réjouit le cœur des autres scouts qui entonnent tous en chœur le cantique de la promesse. Tout cela s'est déroulé dans le plus simple des décors: soit la belle nature du camp, soit l'humilité d'une chapelle.

Et voilà le jeune disciple de Baden Powell qui sort prêt, car il doit l'être toujours, à vivre la grande aventure: la vie scout.

J.-Réal Légère, a.s.m.

• Question de goût... suite

sont ici chose rarissime? Mais que diable iriez-vous faire à un concert? Bien sûr! Vous y feriez acte de présence, comme il fut fait samedi dernier (6 octobre): Radio-Canada présentait une émission de musique symphonique: l'attitude des philosophes? On s'empresse tout simplement de se «cultiver» autrement, c'est-à-dire qu'on trouva la bonne solution en fermant l'appareil et en se concentrant sur des parties de cartes.

Il y a là, en vérité, matière à réflexion! Un changement quasi radical s'impose au sujet de notre attitude, et une telle opération ne peut s'effectuer du jour au lendemain! Je ne prétends pas atteindre à vos divertissements en les condamnant tous: loin de là. Ceux-ci sont de mise puisqu'ils détendent et reposent l'esprit. Mais il ne faut néanmoins pas ignorer la façon de faire profiter ou fructifier vos talents, fussent-ils les plus bénins...

A voir agir certains d'entre nous, on pourrait se croire dans une «garderie d'enfants» (et le terme n'est pas exagéré). A nous la faute, et pour combien de temps encore? Encore à nous de le savoir! Que penser de futurs «bachelières à arts» qui n'aiment pas les «arts»?

Judico.

CONNOLLY CONSTRUCTION LIMITED

Contractors - Contracteurs
Engineers - Ingénieurs

195, RUE MAIN,
Bathurst, N.-B.
Tél. LI 6-4401

ALPHÉE DUGUAY
ASSURANCES GÉNÉRALES
Représentation directe
avec les assureurs
727, av. Donald, Bathurst, N.-B.
Tél. LI 6-2523

COMEAU MEN'S SHOP
Habits et Merceries pour hommes
Vendeur "TIP TOP TAILORS"
143, Main, Bathurst Tél. LI 6-5204

PHARMACIE PEPPER
Chimistes à votre disposition
pour vos prescriptions
135, rue MAIN, Bathurst, N.-B.
Tél. LI 6-4355